Zeitschrift: Revue Militaire Suisse

Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse

Band: 18 (1873)

Heft: (2): Revue des armes spéciales : supplément mensuel de la Revue Militaire Suisse

Artikel: Rôle et tactique de la cavalerie

Autor: Boguslawski, A. von

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-333385

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

SOCIÉTÉ DE CAVALERIE DE LA SUISSE ROMANDE.

Séance du 4 janvier 1873, au Musée industiel, à Lausanne.

Douze membres sont présents.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté. Cela fait, M. le sous-lieutenant d'Albis présente un travail sur la cavalerie où il esquisse un projet de réorganisation de ce corps; il s'y occupe aussi des modifications à apporter à l'indemnité de cheval à accorder aux dragons et aux officiers, en souhaitant que cette indemnité soit de beaucoup augmentée, de façon à ce qu'elle devienne une prime annuelle que le dragon recevrait aussi longtemps qu'il conserverait sa monture. Ce travail fut écouté avec intérêt.

Après que les comptes de la Société eurent été examinés et approuvés, on passa aux propositions et aux rapports. L'opinion générale qui se manifesta fut que la marche de la Société laisse beaucoup à désirer et qu'il est urgent d'y remédier, si on veut lui conserver quelque utilité et quelque action. Une discussion intéressante s'engagea sur ce terrain, et, après un échange d'idées et de motions individuelles concernant les moyens de donner plus de vie à la Société de cavalerie, un vote eut lieu qui rejeta l'idée émise de la dissolution et décida, au contraire, qu'il fallait aviser aux moyens de relever la Société. Cette tâche fut confiée à une commission à choisir dans le nouveau comité.

Ce nouveau comité, pour 1873 et 1874, a été composé comme suit :

Colonel Grand; capitaine Couvreu; sous-lieutenant d'Albis; lieutenant Mandrot; lieutenant Clavel; maréchal-des-logis-chef Léderrey: brigadier de Cerjat.

Ce comité a composé son bureau de : MM. capitaine Couvreu, président; colonel Grand, vice-président; lieutenant Clavel, secrétaire-trésorier.

Ces nominations faites, la séance fut levée.

ROLE ET TACTIQUE DE LA CAVALERIE.

(Extrait des *Taktische Folgerungen* de A. von Boguslawski.) (Trad.)

Reproduit du *Bulletin* de la réunion des officiers, du 28 décembre 1872.(1)

Après 1866 on a émis beaucoup d'opinions différentes sur l'importance qu'il fallait accorder maintenant à la cavalerie : ce sera bien autre chose à la suite de la guerre de 1870. Au premier abord, il semblerait que les immenses services rendus par notre cavalerie pendant la guerre ont fermé la bouche à ceux qui niaient la possibilité de l'emploi de la cavalerie par grandes masses sur le champ de bataille, et de l'attaque contre une infanterie armée du fusil à chargement rapide; — mais on oublie souvent avec trop de facilité qu'il ne faut

(1) La réunion des officiers, destinée au développement des connaissances militaires au moyen de publications, de conférences et de la constitution de bibliothèques, publie chaque semaine un bulletin contenant une série d'articles, dus à la plume d'officiers membres de la société, sur les questions à l'ordre du jour Nous en parlerons avec plus de détails dans un prochain article sur la presse militaire contemporaine.

baser un jugement d'ensemble que sur l'ensemble des événements. et qu'on est d'autant plus porté à s'exagérer l'importance des résultats obtenus qu'on les attendait moins. Il faut avant tout être impartial, ne pas se laisser entraîner par la préférence et l'estime qu'on peut avoir pour l'arme à laquelle on appartient, et traiter la question comme tacticien et non comme membre d'une arme. Cette impartialité semble facile ; et cependant non, et on se laisse involontairement influencer par des considérations particulières. Les faits de guerre accomplis par l'arme à laquelle on appartient, les succès qu'elle a obtenus sont toujours présents à la mémoire de chacun et lui font oublier l'aspect général de la guerre : celle-ci cependant ne se compose que de l'ensemble de quelques centaines d'épisodes semblables.

Les corps et les divisions de cavalerie formés pour la guerre de 1866 avaient été si peu employés soit aux grandes, soit aux petites opérations de la guerre qu'on ne pensait pas pouvoir tirer grand parti de corps de cavalerie permanents. Nous avons été de ceux qui demandaient le fractionnement de la cavalerie, — adjonction de petits détachements de cavalerie aux corps d'infanterie, formation de brigades indépendantes, — tout en admettant la réunion, à un moment donné, de plusieurs de ces petits corps pour une opération spéciale. On prit un moyen terme en ne formant aucun corps, en ne constituant que des divisions de cavalerie d'une force moyenne, mais en les destinant à opérer avec toute l'indépendance possible. Cette institution à fait ses preuves, surtout parce que les événements ont prouvé qu'on avait trouvé la véritable manière d'employer la cavalerie, et apprécié à sa juste valeur l'importance du rôle qu'elle était encore susceptible de jouer.

En 1866, les deux cavaleries étaient égales en nombre et en qualité, et eu égard à la durée de la campagne et au nombre des engagements, elles ont paru beaucoup plus souvent sur les champs de bataille qu'en 1870. Les charges de cavalerie contre cavalerie ont été nombreuses, tandis qu'en 1870 on compte peu de grandes mêlées de cavalerie. Cela prouve, ou que la cavalerie française se sentait inférieure à la cavalerie allemande, ou bien qu'elle n'était pas assez manœuvrière pour se déployer rapidement et agir à propos.

En 1866, nous voyons la cavalerie prussienne réussir, dans des cas isolés, à enfoncer l'infanterie autrichienne et à enlever des batteries; en 1870, nous trouvons encore des faits semblables, malgré l'armement de l'infanterie française. Le succès est donc possible contre une infanterie armée du fusil à chargement rapide ; il aurait d'ailleurs été difficilement contesté par quiconque se représente exactement les fluctuations d'un combat sérieux. — Mais il faut d'abord se demander combien il existe de cas pareils, s'ils sont en rapport avec le nombre et l'importance des engagements, si enfin les résultats obtenus ont été complets, c'est-à-dire s'ils n'ont pas seulement été momentanés et s'ils ont eu une influence réelle sur l'issue des grandes batailles, et, par conséquent, sur celle de la guerre.

Nous répondrons immédiatement que les attaques de la cavalerie contre l'infanterie française ont rarement été fructueuses. Il n'y en a eu qu'une considérable dans toutes les batailles livrées à la vieille

armée impériale, et trois ou quatre seulement dans celles qui ont été livrées aux armées improvisées de la troisième République.

C'est à Mars-la-Tour que la cavalerie allemande a livré le combat de cavalerie le plus important et le plus fructeux de toute la guerre; cette journée n'a pas d'égale dans l'histoire des guerres contemporaines.

Les guerres d'Orient et d'Italie, bien que renfermant aussi de grands combats de cavalerie, ne possèdent rien de pareil.

A Custozza, la cavalerie autrichienne attaqua avec beaucoup de bravoure les divisions Bixio et Humbert ; elle passa dans les intervalles, mais sans enfoncer un seul carré.

La charge qui ressemble le plus à celle de Mars-la-Tour est celle de la brigade anglaise Cardigan, à Balaclava, le 26 octobre 1854; mais les faits se passèrent sur une bien plus petite échelle à Balaclava qu'à Mars-la-Tour, et le sacrifice de Balaclava fut aussi inutile que celui de Mars-la-Tour fut fructueux. — Représentons-nous pour un instant la bataille de Mars-la-Tour (ou Vionville : les Français l'appellent Gravelotte ou Rezonville).

Le 3e corps se battait depuis 9 heures du matin contre des forces triples et coupait la route de Verdun à l'armée en retraite du maréchal Bazaine. Un combat furieux d'infanterie avait lieu. A une heure, les forces et les cartouches commençaient à manquer aux vaillants soldats du Brandebourg, quand, vers une ou deux heures, ils furent dégagés par une charge de plusieurs régiments de cavalerie.

Le théâtre de l'action était peu accidenté, par conséquent favorable à la cavalerie.

La première ligne française formait, comme la nôtre, une longue chaîne de tirailleurs. Mais si les cartouches commençaient à manquer à nos hommes, l'ennemi n'en avait guère davantage.

La charge, poussée à fond, avec la plus grande bravoure, et sur différents points, par plusieurs brigades, réussit à dépasser la première ligne, à arriver jusqu'aux soutiens, culbutant plusieurs bataillons et pénétrant dans plusieurs batteries; mais elle fut repoussée par les masses qui se trouvaient en arrière, assaillie par plusieurs régiments de cavalerie française et dut battre en retraite sous un feu terrible. Du reste, une partie de nos régiments avaient déjà sonné le ralliement avant d'arriver à la troisième ligne. Il y eut encore une attaque semblable quelques heures plus tard.

Cette charge produisit-elle quelques résultats? — On ne saurait le nier. — Les Français, surpris par l'attaque impétueuse de la cavalerie allemande, durent suspendre leur mouvement offensif, et les Allemands eurent le temps de faire avancer les renforts qui leur assurèrent définitivement le gain de la bataille.

Il est certain que la charge de Mars-la-Tour a été un mouvement tactique éminemment habile de la part du général en chef de l'armée allemande, et un brillant fait d'armes pour les brigades qui l'ont exécutée. Elle a eu la plus grande influence sur l'issue de la journée : la cavalerie a sacrifié le tiers et même la moitié de son monde pour arrêter les Français ; mais il y a une différence énorme entre cette attaque de cavalerie et celles qui jadis décidaient la victoire. Les

brêches qu'elle avait faites dans la ligne française se sont refermées immédiatement, et la charge n'a nullement été l'incident décisif immédiat de la bataille. Il y a eu peu de prisonniers, et les Allemands ont éprouvé peut-être plus de pertes que les Français. D'où nous concluons que si la cavalerie peut passer sur une bonne infanterie il lui est difficile de l'anéantir.

Admettons, pour être impartial, l'hypothèse suivante : — A Mars-la-Tour, il y avait, au lieu du 3e corps d'armée seul, quatre ou cinq corps allemands. Vers 1 heure le combat étant indécis, on aurait fait charger deux divisions de cavalerie, comme cela s'est fait le 16 août.

Croit-on que cette attaque aurait pu décider la victoire ? Nous ne le pensons pas : la cavalerie aurait dû nécessairement — comme c'est arrivé à Mars-la-Tour — battre en retraite pour se rallier un peu à l'abri du feu terrible du fusil à chargement rapide ; ce mouvement aurait arrêté la marche offensive de notre infanterie, seule capable de recueillir les résultats de la charge, et lui aurait fait perdre le moment favorable.

Mais un fait analogue à la grande charge de Mars-la-tour, amenant des résultats pareils, sera toujours une exception dans nos guerres modernes. C'est la seule grande attaque exécutée sur le champ de bataille par une grande masse de cavalerie contre de l'infanterie et de la cavalerie. A Gravelotte, les deux cavaleries sont restées en arrière des lignes de bataille, sans pouvoir attaquer ; de même à Spicheren et à Wissembourg. A Wörth et à Sedan, les attaques de la cavalerie française — brigades, régiments et escadrons — ont été infructueuses.

Restent les attaques de la cavalerie allemande à Amiens, à Orléans et à différents combats auxquels les trois armes ont pris part. Nous constatons dans ces attaques plusieurs succès contre l'infanterie. A la bataille d'Amiens, une charge de plusieurs escadrons allemands renversa un bataillon de marine et enleva plusieurs canons.

A Orléans, le 4e régiment de hussards enleva une batterie.

A Loigny (3 décembre), un escadron du 11e de uhlans chargea à quinze cents pas une batterie française qui arrivait par la route. Le soutien d'infanterie prit la fuite ; l'artillerie voulut se mettre en batterie mais elle n'eut pas le temps de tirer et fut enlevée. Il y eut encore beaucoup de petites actions de ce genre. La cavalerie allemande a prouvé qu'elle était animée d'un très grand esprit de corps, qu'elle avait du coup-d'œil, et que son instruction la mettait à même d'exécuter ou tout au moins de tenter les coups les plus audacieux.

Mais quelle qu'ait été d'ailleurs leur influence sur l'issue des engagements, on ne saurait, même avec la meilleure volonté du monde, regarder ces résulats obtenus immédiatement sur les champs de bataille, ces actes qu'on a justement fait ressortir dans les comptes-rendus, comme une somme de service suffisante pour les 70000 cavaliers que la cavalerie allemande a mis en ligne pendant cette campagne. Ajoutons encore que la cavalerie coûte trois fois autant que l'infanterie.

Considérons encore que l'infanterie française n'avait le chassepot que depuis 1868 ; que beaucoup d'hommes de la réserve de la vieille armée ne l'avaient jamais eu entre les mains avant la guerre, et que

les Français avaient adopté un faux emploi des feux. Mais tout cela peut changer dans l'avenir.

A Langensalza, l'excellente cavalerie hanovrienne ne réussit pas à culbuter les demi-bataillons du 1er bataillon du 11e régiment d'infanterie, épuisés par un combat malheureux de quatre heures, forcés de battre en retraite et mis en désordre par une masse d'hommes égarés.

On objectera encore aux brillants faits d'armes de notre cavalerie — si on veut juger dans l'intérêt général et non dans celui d'une seule arme — que vingt-cinq régiments de cavalerie n'ont éprouvé pendant la guerre que des pertes tout à fait insignifiantes, d'où il ressort — pour eux seuls, il est vrai, — qu'il ne leur a pas été possible de combattre en bataille rangée. Citons encore ici l'attitude passive de la cavalerie à Beaume-la-Rolande ; cependant ce champ de bataille est une plaine favorable à l'action de la cavalerie. Notre cavalerie aurait certainement profité de cette occasion, mais elle en a été empêchée par l'intensité du feu de l'infanterie.

Dans nos guerres avec l'Autriche et la France, notre cavalerie a attaqué dans l'ordre — par escadrons ou par échelons — qui offre le plus de chances de briser la résistance de l'infanterie par des chocs successifs, nombreux et répétés à de courts intervalles. Mais cette tactique même ne peut compenser les avantages du fusil se chargeant par la culasse, quand il est entre les mains d'une infanterie brave, bien instruite, — et non exclusivement composée de recrues comme les gardes nationales mobiles et mobilisées.

Nous venons d'examiner l'action de notre cavalerie sur les champs de bataille mêmes ; passons maintenant au rôle beaucoup plus important qu'elle a joué dans le service des avant-postes et des reconnaissances, aux mouvements et aux procédés par lesquels les divisions allemandes de cavalerie sont arrivées à couvrir comme d'un voile impénétrable les opérations et les mouvements de notre armée. Déjà avant de franchir la frontière, les divisions de cavalerie marchaient en avant du centre des armées allemandes ; dès les premiers pas faits sur le sol français on rencontra l'ennemi, à Spicheren, à Wissembourg et à Wœrth.

Aussitôt après l'heureuse issue de ces batailles, nos divisions de cavalerie se retrouvaient devant les corps d'armée pour poursuivre l'ennemi et se maintenir constamment en contact avec lui. Elles envoyaient en avant d'elles de forts détachements qui poussaient partout l'ennemi et essayaient de reconnaître la direction de sa marche et ses nouvelles positions. Quand ces détachements ne rencontraient rien devant eux, ils envoyaient au loin des patrouilles commandées par des officiers, avec l'ordre de pousser en avant, à tout prix, jusqu'à l'ennemi. Il y avait de ces *partis* dans toutes les directions, et presque tous remplissaient leur mission avec autant d'ordre que de résolution. Ils semaient la terreur des Prussiens à plusieurs milles en avant de la véritable avant-garde des corps d'armée ; ils entraient dans des villes comme Nancy sans rencontrer la moindre résistance ; et si, de temps en temps, une de ces patrouilles, lancées à des journées de marche des divisions de cavalerie, était enlevée ou détruite, il en revenait toujours un ou deux cavaliers avec des renseignements : c'était tout ce qu'on voulait. On sait quelle terreur nos uhlaus inspiraient aux

populations françaises. Depuis les hussards de Frédéric-le-Grand, aucune troupe de cavalerie ne s'était acquis pareille renommée chez les ennemis, et les Français désignaient sous le nom de uhlans toutes les pointes d'avant-garde de la cavalerie prussienne, même quand elles se composaient de dragons ou de hussards. Ces petits détachements faisaient des réquisitions et des fourrages au loin, détruisaient les magasins, coupaient les routes, les chemins de fer, les télégraphes, et inquiétaient les communications des armées françaises.

Par contre, la cavalerie ennemie jouait un rôle éminemment passif. Le commandement français ne semblait pas comprendre l'emploi de la cavalerie de la même manière que les Allemands ; peut-être aussi la cavalerie française, se sentant inférieure à la cavalerie allemande, ne se souciait pas de se mesurer avec elle. Mais quand le cas se présentait, la cavalerie française ne montrait pas, à beaucoup près, la hardiesse, l'esprit d'aventure de la cavalerie allemande. Peut-être aussi était-ce l'effet des échecs éprouvés dès le commencement de la guerre, à Wœrth et à Spicheren.

Cette manière de faire de la cavalerie allemande assurait encore le repos et la sécurité des divisions de cavalerie qui suivaient les avant-gardes, et des corps d'armée qui marchaient ou campaient à une journée ou à une demi-journée de marche eu arrière. Leur service d'avant-postes se bornait à assurer la sécurité immédiate des bivouacs ou des cantonnements ; il en résultait une grande diminution de fatigue pour l'infanterie, qui ne faisait pas le service épuisant des avant-postes.

On conservait les divisions de cavalerie à la tête de l'armée partout où c'était possible, et on les faisait passer en arrière dès que le jour de la bataille arrivait et que le terrain leur était trop défavorable. Avant la bataille de Sedan, nos divisions de cavalerie talonnaient vivement l'ennemi et l'empêchaient d'avoir des informations précises sur les mouvements des armées allemandes ; elles contribuèrent aussi beaucoup à assurer le mouvement tournant par lequel on enveloppa l'ennemi : le commandement en chef de l'armée allemande aurait difficilement appris à temps le départ de Reims et de Châlons de l'armée du maréchal Mac-Mahon sans les masses de cavalerie qu'il avait poussées en avant.

Dans la deuxième période de la guerre, la supériorité des Allemands ressort encore davantage par suite de la destruction presque complète de la cavalerie française.

Dans les longues campagnes de la Loire, les divisions de cavalerie ont dû rester des semaines entières en contact immédiat avec l'ennemi, pour assurer du repos à l'infanterie, engagée dans une longue série de combats sanglants. Dans ce terrain fortement coupé, les patrouilles de cavalerie allemande s'avançaient avec un sang-froid et une résolution que les Français, à qui leur vanité avait cependant laissé une lueur de justice et d'impartialité, ont souvent admirés. Le service des francs-tireurs, complétement organisé à partir du mois d'octobre, et qui prit sur la Loire et au nord de ce fleuve le caractère d'une dangereuse guerre de guérillas, les fortes pertes qui en résultèrent pour la cavalerie allemande, n'abattirent point son courage. Il est vrai qu'on

lui adjoignait souvent de l'infanterie, soit pour occuper certains postes, soit pour s'assurer certaines portions de terrain. — En résumé, la cavalerie couvrait les corps qu'elle précédait, faisait des réquisitions, reconnaissait et harcelait l'armée ennemie. Elle a rendu ainsi d'immenses services, qui dépassent de beaucoup tout ce qu'elle a pu faire dans les combats ; c'était son principal champ d'action, et elle a donné là tout ce qu'on pouvait attendre d'elle. Mais on n'a pu amener la réalisation de l'*idéal*, c'est-à-dire de grandes expéditions faites exclusivement par la cavalerie pour tourner les flancs de l'armée ennemie et exercer une influence décisive sur la marche des grandes opérations de la guerre.

La cavalerie aurait besoin, pour remplir cette mission, d'avoir dans le combat une action beaucoup plus grande que celle qu'elle y exerce en réalité. Un seul détachement d'infanterie peut, dans un terrain coupé, arrêter la marche d'une masse de cavalerie.

Là aussi, le rôle de nos divisions de cavalerie se bornait à faire un service très étendu d'avant-postes, à assurer la sécurité des corps qu'elles précédaient (c'étaient pour ainsi dire de fortes avant-gardes poussées au loin), et à dominer par de petites expéditions de grandes étendues de terrain, à menacer enfin les flancs de l'ennemi.

Dans ses courses sur la Loire, en Bretagne, etc., dans les nombreuses escarmouches qui en résultèrent, notre cavalerie fut souvent reçue et arrêtée à coups de chassepot par les cavaliers français qui avait mis pied à terre. Dans un pays coupé, les uhlans ne pouvaient rien faire : les dragons et les hussards battaient en retraite, descendaient de cheval, et il leur arriva souvent de se battre avec succès dans les villages, — même contre de l'infanterie française.

Aussi nos escadrons de uhlans demandaient-ils instamment à être armés du chassepot ; de l'avis des officiers, la carabine à aiguille de nos dragons et de nos hussards était insuffisante. Tous les intéressés demandent, pour la cavalerie, des armes à longue portée.

On a souvent émis, sous différentes formes, l'idée de donner à la cavalerie les moyens de combattre à pied. — Ainsi l'empereur Nicolas avait un corps de dragons.

Il ne s'agit ici que de mettre la cavalerie en état de vaincre par son feu une résistance peu considérable. N'est-elle pas inférieure à une cavalerie ennemie armée de carabines à longue portée, si elle-même n'en a pas de semblables? — Nous le croyons. — On objectait autrefois que l'esprit de la cavalerie exigeait l'emploi de l'arme blanche, et serait attaqué par l'adoption des armes à feu. Ces vieux principes ont toujours quelque chose de vrai ; mais rien n'est plus faux que de vouloir leur conserver éternellement leur valeur. Celui-ci était juste quand on n'avait que des pistolets et des mousquetons lisses, dont le tir était nul ; il n'en est plus ainsi depuis l'adoption des armes à chargement rapide. L'esprit de la cavalerie ne sera nullement amoindri si on enseigne suffisamment aux uhlans l'usage des armes à feu. De notre temps on en est même venu plus loin, et nous croyons qu'on désire l'adoption, pour la cavalerie légère, et même pour un peloton par escadron dans les régiments de uhlans et de cuirassiers, d'une carabine à aiguille meilleure que notre carabine de cavalerie actuelle.

Il a été question de la création d'une infanterie légère montée et destinée aux petites opérations de la guerre. — Nous avons appuyé cette idée avant d'avoir reçu les enseignements de la guerre de 1870. Nous la combattons maintenant.

Pendant la guerre avec la France, la cavalerie a eu si souvent l'occasion de faire usage de ses armes à feu, qu'il aurait fallu un grand nombre de ces régiments d'infanterie montée. Si on veut en former assez pour pouvoir en mettre partout et en employer aux petites opérations, on est conduit à créer une arme nouvelle qui sera inutile dans beaucoup de cas; il vaut bien mieux alors mettre la cavalerie légère en état de se suffire à elle-même dans toutes les positions.

Les services que notre cavalerie a rendus aux avants-postes, aux avant-gardes et dans les reconnaissances sont incontestables. Mais il n'a pas toujours été possible de trouver, dans toutes les périodes de la guerre, un champ suffisant pour faire agir une cavalerie aussi nombreuse que la cavalerie allemande ; on peut facilement s'en assurer en faisant la comparaison de la portion de la cavalerie qui a été sérieusement employée et de celle qui n'a été appelée que de temps en temps à rendre de maigres services.

Pendant le blocus de Metz et de Paris, du 1er septembre au 15 novembre environ, nous avons eu plusieurs divisions de cavalerie sous chacune de ces places gigantesques. Elles faisaient des courses dans les environs, soit pour réquisitionner, soit pour disperser les bandes de francs-tireurs, etc.; mais ce n'était pas toujours une occupation suffisante pour un aussi grand nombre de combattants. Devant Metz, on a essayé pendant quelque temps d'employer la cavalerie aux avant-postes; mais ont dut bientôt y renoncer et se borner à attacher des ordonnances aux grand'gardes d'infanterie. Devant Paris, des circonstances spéciales — entre autres le feu continuel des forts — rendirent dès le commencement très difficile l'emploi de la cavalerie seule aux avant-postes. Ils est certain qu'une ou deux divisions d'infanterie de plus derrière les lignes, si minces, du blocus de Paris — pour pouvoir soutenir ou relever les troupes qui étaient en première ligne — auraient rendu plus de services que les divisions de cavalerie, qui ne pouvaient prendre aucune part directe aux opérations du siége. — Représentons-nous la situation au commencement de novembre. — Une armée de 80,000 à 100,000 hommes, commandée par d'Aurelle de Paladines, marchait sur Paris, réoccupait Orléans et forçait, à Coulmiers, le corps de von der Tann à battre en retraite.

Metz avait capitulé le 28 octobre, mais le prince Frédéric-Charles était encore loin; la sitution n'était pas sans danger. Un grave échec subi par les faibles divisions allemandes opposées à d'Aurelle de Paladines, suivi de l'arrivée de l'armée de la Loire sur la partie sud de notre ligne de blocus, n'était peut-être pas un malheur irréparable et susceptible de changer la face de la guerre, mais il devait, dans tous les cas, prolonger les opérations, et la guerre aurait peut-être duré six mois de plus. — C'était dans l'ordre des choses possibles. — Il en aurait été autrement si nous avions eu deux divisions d'infanterie à la place des divisions de cavalerie détachées au sud-ouest par l'armée de Paris. — On nous répondra qu'il est impossible de déter-

miner la proportion des différentes armes de manière à répondre exactement à toutes les situations possibles à la guerre, et qu'il est complétement inutile de chercher autant d'hypothèses. La première objection est juste. Mais on doit également faire les hypothèses les plus vraisemblables, celles qui se réalisent le plus souvent. Dans toute position, l'infanterie est toujours, et sans aucune restriction, apte à combattre dans tous les terrains. Quant aux hypothèses, elles sont toujours instructives quand elles ne dégénèrent pas en *rêvasseries;* et en admettant la possibilité de la marche décisive d'Aurelle de Paladines, nous ne parlerons pas de ce qui aurait pu arriver si Metz avait seulement capitulé quinze jours plus tard. En admettant telle quelle la situation au commencement de novembre, nous verrons qu'un renfort en infanterie nous préservait d'un échec à l'ouest. Notre demi-cavalerie n'aurait pu nous rendre le même service, en admettant qu'elle eût été sur les lieux. — Nous concluons donc : Notre cavalerie était trop nombreuse ; il y en avait environ un quart de trop ; les trois autres quarts, dirigés avec audace et habilité, auraient pu faire tout ce que notre cavalerie a fait pendant notre guerre avec la France.

MESSAGE DU CONSEIL FÉDÉRAL A LA HAUTE ASSEMBLÉE FÉDÉRALE

concernant la chaussure de la troupe et l'introduction d'une veste à manches et d'un second pantalon.

(Du 6 décembre 1872.)

Monsieur le Président et Messieurs,

La loi fédérale du 21 décembre 1867 renferme les dispositions suivantes :

« Art. 2. La tunique sera également introduite pour l'artillerie et la cavalerie en remplacement du frac. La veste à manches est supprimée pour le service actif et sera remplacée pour la cavalerie et le train par un sarreau d'écurie.

« Art. 3. Il ne sera prescrit qu'un pantalon pour l'infanterie. L'étoffe doit être en laine, la couleur gris de fer pour l'état-major, l'artillerie et la cavalerie, et gris-bleu pour les autres armes. Les cantons seront libres de pourvoir la troupe d'un second pantalon, dont la couleur sera celle du pantalon d'ordonnance.

« Art. 4. La double chaussure ne sera prescrite que pour le service actif. Les cantons seront libres de pourvoir les hommes d'une seconde paire de guêtres en coutil. »

Ces dispositions sont incompatibles avec l'état de choses actuel, en ce qu'elles ne tiennent pas suffisamment compte des besoins réels des troupes en campagne, et en ce que l'économie qu'elles prévoient quant à la durée de la tenue en campagne, est non-seulement mal placée, mais encore purement illusoire. D'autre part, l'article 2 de cette loi n'est pas assez explicite, en ce qu'il ne dit pas si la veste à manches est obligatoire ou non pour le service d'instruction.

Nos lois et règlements sur l'habillement de l'armée ne déterminent nulle part quelle est la qualité de la chaussure.

Des dispositions précises à cet égard sont cependant indispensables, car les différents corps de troupes rendront plus ou moins de bons services suivant qu'ils seront plus ou moins bien chaussés et en état de supporter la marche.

Les souliers dont la troupe fait usage pour le service n'ont pas la forme rationnelle que l'expérience et l'hygiène exigent de nos jours. Le service de campagne impose à toutes les troupes les mêmes nécessités. Elles doivent marcher par tous les temps, tantôt sur les routes, tantôt sur des terrains défoncés, marécageux, etc.,